

Art & Foi

Cette conférence est sans illustration. Ce qui peut vous paraître un comble pour une soirée présentée par un peintre sur le sujet de la représentation.

Mais c'est justement la raison de cette absence.

Travaillant l'image quotidiennement, je sais la force qu'elle dégage. Les images accaparent l'esprit et rendent le discours distant. Le noir et la chaleur pourraient vous assoupir. Je désire dans cette conférence courte mais je l'espère assez dense que la concentration ne soit pas distraite.

Car je désire que nous nous penchions sur la réelle portée de l'art, comme image de la Foi, loin des rôles que notre société lui assigne d'amuseur évènementiel générateur de profit.

Car vous le savez, même si il n'y avait ni marché, ni galerie, ni évènement, l'art serait présent .

Parce que l'art est une activité et une nécessité spécifiquement humaine. Il ne peut y échapper. Toute société humaine a son art, quelque soit la qualité qu'on lui attribue.

Aucun animal ne crée. Certes l'animal est capable de se servir d'un outil (la baguette du bonobo, le galet de la loutre , etc...). Il est capable de vie et d'organisation sociale, et même d'une forme succincte de langage (les abeilles savent indiquer la direction et la distance des fleurs par exemple). Il peut nous imiter, répéter nos gestes (ne dit-on pas qu'il nous singe ?) mais il ne crée pas. L'animal ne parvient pas à dépasser son instinct, à imaginer autre chose que ce qui existe. Il est incapable de créer un objet qui n'est pas utile pratiquement mais lui apporte spirituellement.

Il n'y a que l'être humain capable de créer un objet qui n'a d'autre utilité qu'une satisfaction intérieure, et qui tente de combler une aspiration. Cela lui est même indispensable.

L'art est humain, naturel, matériellement gratuit et totalement nécessaire. Il n'existe aucune société humaine qui n'ait développé son art propre et particulier.

Pourquoi l'homme a-t-il ce besoin d'art ?

Si nous voulons tenter de le découvrir, il nous faut tenter de définir ce qui constitue l'homme.

Pour les préhistoriens matérialistes et scientifiques, l'homme se résume à un

pivotement de l'axis et de l'atlas, à l'acquisition de la station verticale, à la préhension du pouce dans la paume et à quelques autres spécificités physiques, plus ou moins claires. A des caractères matériels spécifiques.

Mais pour les préhistoriens spiritualistes, ce qui marque l'apparition de l'homme et le différencie à tout jamais de l'animal, c'est la conscience.

Dès notre plus jeune âge, nous avons la conscience du temps qui passe, et que notre existence se terminera par la mort. Même un enfant de six ans sait qu'il va mourir un jour. Ma petite fille m'a dit à cinq ans « Quand Papa et Maman seront morts, je viendrai vivre chez vous ». Elle ne maîtrisait ni le temps, ni la logique, mais elle savait déjà que la vie se termine par la mort.

L'homme est le seul à savoir qu'il va de la naissance à la mort. De manière inéluctable.

Pour conjurer cet écoulement du temps, pour tenter d'apaiser cette peur, pour dépasser cette absurdité que lui paraît être la mort, l'homme a l'espérance d'un Au-delà, la croyance en la survivance de l'âme. Et la faculté de transmettre au-delà de la mort. Il sait qu'à travers ce qu'il crée il donne un prolongement à sa vie.

Sans doute est-ce pour cela que l'art débute avec la tombe.

« C'est un constat banal de dire que l'art naît funéraire. » (Régis Debray, Vie et mort de l'image)

La sépulture représente une tentative de concilier en même temps la conscience de la mort et l'espérance d'un Au-delà. Sinon nous laisserions les chiens errants dévorer le cadavre de nos aïeux.

Il n'y a donc rien que de très logique à trouver la première trace d'art, modeste, dans la plus ancienne sépulture, à Skhul sur le Mont Carmel (environ moins 60 000 ans). Il s'agit d'un modeste galet enduit d'ocre et strié. Mais c'est le premier artefact sans utilité pratique retrouvé.

Première trace d'art dans la première sépulture.

Croyez vous que cela puisse être un hasard ?

Dès son apparition, l'art est lié à la vie et à la mort.

L'Art est avant tout une réflexion eschatologique, une réflexion sur les fins dernières. Un acte magique pour conjurer la mort et la transcender.

Leroi-Gouran et bien d'autres préhistoriens ont montrés que les peintures

rupestres avaient un but religieux ou au moins magique. La grotte Chauvet avec son « autel » et son crâne d'ours posé dessus, ne laissent plus de doutes. Et il suffit d'aller visiter la reconstitution de Vallon Pont d'Arc pour le constater. Lorsque, lors de la visite, on se trouve devant une faille du rocher dont la forme fait inmanquablement penser à une vulve de femme d'où sortent les animaux vivants, il est vraiment très difficile si ce n'est impossible de ne pas y voir un culte de la fécondité, une célébration de la vie.

Pour l'homme préhistorique, l'image est magique. Et je me demande parfois si le hasard est le seul responsable si le mot magie est l'anagramme du mot image ?.

L'image est un moyen puissant de capter la transcendance. .

Nous connaissons tous l'histoire de ces peuplades dites primitives qui refusent qu'on les prenne en photo de peur qu'on leur vole leur âme.

Nous comprenons que dans sa plus haute acception l'art ne saurait être un but. Il est un moyen, une tentative de l'homme pour toucher l'invisible, pour parvenir à rendre sensible ce qui est en dehors, au dessus de la vie, c-a-d qu'au sens strict l'art est un moyen de sur-vie.

Les camps nazis, communistes ou vietnamiens montrent que le taux de survie de ceux qui pratiquaient un art (lecture, récitations, dessin etc...) est de beaucoup supérieur à celui de ceux qui n'en pratique aucun.

Ceci a été synthétisé par Régis Debray d'une manière claire. :

« Face à la conscience et l'évidence des asticots, l'homme n'a trouvé que deux solutions : l'art et la religion ».

\*

Si l'art est liée à la mort, si il est le seul moyen d'être lucide pour Nietzsche, si il est moyen d'affronter puis de transcender la mort selon Régis Debray, alors plus la mort est niée, ou cachée moins l'art est nécessaire.

Plus la vie visible, humaine, tangible (et dont la mort fait partie) disparaît, plus l'art est remplacé. C'est ce qui se passe aujourd'hui où nous cachons nos vieux dans des mouroirs, les handicapés dans des maisons, les malades dans des centres spécialisés. Les tombes dans nos cimetières sont de plus en plus anonymes, de plus en plus semblable à l'autre, en granit poli gris, sans même une croix.

L'Art disparaît, remplacé par du visuel, de l'évènementiel qui occupe et agresse la rétine en laissant l'âme désœuvrée, la conscience atone, et l'esprit au chômage ...

Nous avons oublié que l'art est re-présentation, c-a-d qu'il rend présent à

nouveau ce qui est mort, il donne une présence à l'absent.

L'art est maître du temps qu'il traverse ou fait renaître.

\*

Fréquemment les médias nous annoncent : « Découverte extraordinaire qui révolutionne notre manière d'envisager... les Celtes, les Romains, les Egyptiens, etc.. Des archéologues ont découvert une tombe inviolée qui va nous permettre de mieux connaître... les Celtes, les Romains, les Egyptiens...

Aujourd'hui , vous et moi que savons nous des Etrusques, des Sumériens, des Mycéniens, des Hittites ou des Egyptiens? Et plus près de nous des Incas, ou des Mayas par exemple ?

Ce que disent leurs tombes...

Car hormis les spécialistes et les érudits, nous ne savons pas grand choses de ces peuples. Nous connaissons mal leur organisation sociale, politique, leurs lois, leurs mœurs...

Seul leur art nous est connu. Seul il paraît compréhensible...

Toutes ces civilisations ont mis leur art : architecture, sculpture ou peinture (musique quand elle nous parvient) au service de ce qu'ils ont de plus cher, et de plus important. Et le plus important , est ce qu'ils pensaient de leur vie, de leur mort, de leur dieu. Ils ont voulu transmettre leurs convictions, leurs espérances et honorer leurs dieux.

Alors l'art a empli le Temple, l'église, le mausolée ou le bâtiment de culte.

Nous pouvons tenter de comprendre les croyances des civilisations disparues par leur art...

L'art est la partie visible, dois-je dire la partie incarnée des croyances et des espérances d'une civilisation et d'une société. L'art ressemble, pour ceux qui savent l'apprécier, qui savent le lire, à un iceberg : la partie émergée dévoile la partie cachée à qui sait voir. La partie visible fait connaître la partie invisible. Car l'art est une épiphanie (c-a-d manifestation qui éclaire autre chose)

Même chez nous, même dans notre propre civilisation l'art nous permet la compréhension plus juste et plus profonde. La Foi et l'Espérance de l'Occident chrétien médiéval nous est plus intelligible et plus proche par les cathédrales, les chapiteaux, les sculptures, les tapisseries , les polychromies et la majestueuse beauté pourtant humble des lieux plutôt que par les textes que nous sommes incapables de lire...

Et tout le monde est touché pourvu qu'il ait développé sa capacité à l'empathie avec les arts, laissé son émotion artistique se développer et s'éduquer. Même celui qui

ne peut lire les textes médiévaux, même l'étranger au-delà de la langue va entrer dans la compréhension de la pensée médiévale.

Je voudrais ici faire une digression qui me paraît avoir son importance.

L'art est une idée neuve...pour paraphraser Saint-Just...

Pour le peintre antique, comme pour l'homme préhistorique ou le coloriste médiéval, l'art n'existe pas. Le peintre médiéval qui appartient à la corporation des peintres a seulement le privilège de détenir des pigments. Aussi n'y a-t-il pas de différence d'essence entre le peintre en bâtiment, le peintre décorateur et l'artiste : tous détiennent des pigments...

Le peintre antique a simplement le sentiment d'opérer (c'est le même mot que le mot œuvre...) un acte sacré qu'il sait faire. Colorer le monde..

Nous, nous appelons cela de l'art.

C'est un mot que je n'aime pas. Il a une connotation gratuite, accessoire, de plaisir. Un peu plaisir de dilettante fortuné, alors qu'il est viscéral et utile.

La notion d'art et d'artiste apparaîtront à la Renaissance. Au moment où Dieu et les dieux ne seront plus au centre des préoccupations des hommes. La notion d'Art tel que nous le concevons, vient avec le statut d'artiste et l'humano-centrisme.

La Renaissance est une profonde rupture dans la pensée des hommes. Pour la première fois de l'humanité, l'homme qui s'est toujours défini par rapport au cosmos, aux dieux, à Dieu, se définit par rapport à lui-même.

Pic de la Mirandole affirme cette phrase affreuse qui signe le pêché d'orgueil de l'homme : « L'Homme est la mesure de toute chose »

Avant, l'artisan travaille pour l'église. Sans « faire de l'art », il construit la maison de Dieu.

\*

La forme plastique de l'art nous éclaire sur les croyances, sur la foi de celui qui a créé l'œuvre...La forme dévoile le fond.

Entre le hiératisme des égyptiens, rigide et poli, juste une inflexion de la courbe et les entrelacs ciselés de l'art celte, nous comprenons bien que ce n'est pas le même panthéon qui se dévoile...Leurs dieux ne se ressemblent pas.

Et l'art égyptien illustre parfaitement ce rapport de la forme à la croyance. Il vous suffit de vous rendre au Musée du Caire. Il y a d'innombrables salles qui se ressemblent. Soudain on entre dans une salle où les sculptures sont très éloignées de toutes les autres : le corps est androgyne avec un ventre rebondi, les visages ont les

joues creusées , les lèvres pulpeuses. Le dieu pharaon est comme androgyne ou hermaphrodite. Le changement est saisissant. C'est normal. Nous sommes dans la salle d'Amenophis IV qui sous le nom d'Akhénaton voulut tenter la création d'une religion monothéiste. Mais en changeant de religion (et de capitale) Akhénaton a par obligation changé d'art. totalement différent de la statuaire égyptienne habituelle. Se promener dans le Musée du Caire rend la constatation que l'art est directement tributaire de la Foi de la société qui le produit, évident.

La différence de Foi impose une différence formelle de l'art.

Les choix théologiques se traduisent par des choix plastiques.

\*

Soudain l'art va connaître une révolution, un changement radical qui va ouvrir des horizons immenses aux artistes. Il s'agit du Christ... et du scandale absolu que représente l'Incarnation. Dieu se fait homme !!!

Le Christ et l'Incarnation transforment fondamentalement l'Art.

La chose est tellement révolutionnaire que même l'église elle-même a mis pratiquement cinq siècles à prendre la mesure de l'évènement, trouver sa position, et accepter la représentation anthropomorphe du Christ. Et ce n'est véritablement qu'au Concile de Nicée II en 787 que fut définitivement adopté la doctrine catholique de l'image.

Il me semble qu'un rapide survol de l'évolution du rapport à l'image de l'église est nécessaire pour comprendre l'évolution des relations entre les artistes et l'église. Pour saisir l'évolution des possibilités d'exprimer la Foi, en définir le cadre, et voir comment plus ou moins librement l'art catholique s'est développé jusqu'à faire de l'occident le lieu privilégié des arts plastiques.

\*

Le christianisme apparaît entre judaïsme et paganisme.

Entre un judaïsme qui refuse la représentation de Dieu et des textes Saints et un paganisme qui non seulement représente mais vénère l'idôle, c'est-à-dire l'objet même, la statuaire (par exemple le Veau d'Or) le christianisme va choisir une autre voie Ni refus ni vénération..

Il va choisir la voie étroite, dangereuse et exaltante. Représenter sans idolâtrer.

Mais cela ne se fera pas sans hésitations, sans doutes ni difficultés. Les débuts de la représentation chrétienne sont prudents. Les fidèles commencent par user du symbole. Le Christ est représenté par le poisson, l'agneau, la colombe. Le chrétien a lui

aussi du mal à représenter le Christ anthropomorphe. Les premières représentations (la plus ancienne date du II<sup>o</sup> siècle) nous le montre de manière inhabituelle pour nous aujourd'hui. Le Christ est un très jeune homme aux cheveux courts et bouclés, blond. Il est imberbe et il a un air de famille avec Orphée et Dionysos. Ce qui est assez logique si l'on accumule dieu du vin, retour des enfers et autres parallèles que les premiers fidèles auront naturellement faits. Les premières représentations du Christ sont presque exclusivement des représentations du Bon Berger. Et il n'est jamais représenté en croix, posture infâmante. Et il faudra attendre très longtemps, jusque vers la fin du Moyen-Âge pour que le Christ, même crucifié ferme enfin les yeux et soit plus souffrant que transfiguré par sa Résurrection.

Enfin vers la fin du quatrième siècle le Christ trouve peu ou prou sa forme tel que nous le connaissons : cheveux longs bruns et barbe...

\*

Très vite, trois manières d'envisager la représentation de Dieu vont apparaître. Ces trois pensées vont persister dans les églises chrétiennes jusqu'à aujourd'hui.

- A) Il n'est pas possible de représenter le Christ car il est impossible à l'homme de représenter la nature divine
- B) Le linge de Sainte Véronique a imprimé le vrai visage du Christ sans intervention humaine. Il est prototype et ne peut qu'être copié. Les images premières sont données par Dieu et sont donc « achéropoïètes », c'est-à-dire non faite de main d'homme. Pour cette raison l'image elle-même, l'objet lui-même est vénéré.
- C) Dieu nous a donné son fils, devenu homme et visible par son Incarnation. Jésus a dit « Qui me voit, voit mon Père. » La représentation est donc autorisée si elle permet de faire comprendre qui Il est.

Il est facile de reconnaître dans ces trois positions approches, les pensées et les choix des trois religions chrétiennes

- A) Le Protestantisme et particulièrement le Calvinisme ont choisi l'iconoclastie. Les temples sont dépouillés, murs vides et même leurs croix sont nues et vides sans Christ. Leur austérité sera sensible jusque dans leur peinture profane. Souvenez vous de la peinture hollandaise du XVII<sup>o</sup> siècle. De Rembrandt à de Heem, ce sont scènes de nuit ou natures mortes, des harmonies sourdes et éteintes aux teintes grises, brunes, argent, jaune acide. Peu ou pas de couleurs franches ou lumineuses. Et si Vermeer dénote avec ses bleus purs, et ses lumineuses composition, il n'est rien que de très normal. Vermeer était

catholique.

Pour bien comprendre l'influence de la pensée religieuse sur l'art, il suffit de comparer l'art hollandais (protestant) à l'art flamand (catholique). Ils sont contigus et pourtant un monde les sépare. Autant l'art hollandais s'épanouit en tons éteints, autant l'art flamand explose de couleurs vives . Ce sont des bleus rouges et jaunes d'un éclat inégalé dans la peinture. Les Flamands iront jusqu'à développer une technique (le glacis) permettant une puissance de couleur que la technique habituelle ne permet pas. Cette différence palpable entre les peintures hollandaise et flamande est simplement la différence de leurs religions.

B ) Les orthodoxes se réclament de Sainte Véronique. L'icône est vénérée et objet de culte. Elle participe directement du prototype. D'après un docteur en théologie orthodoxe rencontré un jour, seule 38 icônes prototype sont licites. Trente huit modèles « gravés dans le marbre » qui sont seuls autorisés à être reproduits. Dans la règle, celui qui « écrit » une icône est un pope confessé du jour et qui a communié avant de peindre. Il n'est qu'une main dirigée par Dieu. C'est pour cela que l'on écrit une icône: cela se fait sous dictée.

Le travail de l'icône est tributaire d'un canon extrêmement étroit et contraignant. Dieu qui s'est donné une fois directement dans le prototype ne peut être transformé par l'homme. Cela rend l'objet même de l'icône objet sacré, objet de culte. Aussi le fidèle orthodoxe embrasse-t-il les icônes.

Alors que le catholique n'embrasse pas les tableaux d'art sacré Et je n'ai jamais vu personne embrasser l'Apocalypse de Saint-Emilion. Il faut dire clairement dire que l'icône, même superbe, n'est pas nourrie d'une théologie catholique.

C ) Le catholicisme va choisir d'approfondir et de prendre la voie complexe du « Qui me voit , voit mon Père ». Le Christ n'est pas reconnaissable à son aspect physique. Nous avons vu comme sa représentation a changée avec le temps. Les textes eux-mêmes ne parlent jamais de son aspect physique. Aucune notation dans l'Evangile. Il est remarquable que pas un seul adjectif du Nouveau Testament ne décrive son enveloppe charnelle. Et il est méconnaissable même pour ses proches. Au petit matin, Marie-Madeleine ne le reconnaît pas et le prend pour le jardinier. Saint Pierre dans sa barque n'est pas plus perspicace et il faut que Saint Jean lui ouvre les yeux. Enfin

les Pèlerins d'Emmaüs, pourtant nouveaux disciples ne le reconnaîtront qu'à la fraction du pain, après des heures de marche et de discussion commune. Ce n'est donc pas son aspect qui caractérise le Christ mais ses paroles et ses actes.

Nous voyons immédiatement l'immense liberté qui en découle pour les artistes d'art sacré catholiques. Toute forme leur est possible pourvu que le fond soit en accord avec le message du Christ. Cette immense liberté est un fil étroit et risqué. Qui a permis les plus belles réussites et les pires réalisations. Fidèle à notre religion, notre représentation du sacré est un choix libre. Nous reviendrons longuement sur cela. Car ce choix, cette liberté est la spécificité et la grandeur de l'art sacré catholique, sur laquelle Jean-Paul II réfléchit à travers sa lettre apostolique aux artistes de 1999.

\*

Saint Grégoire, Pape de 590 à 604, grand réformateur va clarifier la position de l'église face à l'image. L'Eglise de ce temps n'a pas encore de doctrine claire. Tel évêque est iconoclaste et tel autre est iconodule. Et chacun fait appel au Pape pour qu'il donne une position.

Saint Grégoire va en profiter pour définir le rapport à l'image. Ce texte pose l'image catholique d'une manière toujours actuelle et reste à mon avis le texte de référence. Le cahier des charges de l'artiste catholique.

Serenus, évêque de Marseille, a fait détruire toutes les « images » (peintures sculptures, etc...) de sa cathédrale. Saint Grégoire va lui écrire une lettre qui fera date. Tout d'abord il le blâme fortement d'avoir détruit toutes les représentations mais ajoute la limite qu'il ne faut pas dépasser dans la vénération de l'image. Il écrit cette phrase, qui aujourd'hui encore peut être considérée comme la feuille de route de l'art sacré catholique.

« Une chose est en effet d'adorer une peinture, une autre d'apprendre par la représentation de la peinture ce qu'il faut adorer ».

Tout est dit.

Il faut prendre le terme apprendre au sens large. Il l'entend tout d'abord de manière didactique suivant la phrase connue que les peintures sont les livres pour les fidèles qui ne savent pas lire. Mais il s'agit d'apprendre également par l'aspect méditatif, et même l'aspect mystique (c'est-à-dire facilitant le lien direct du fidèle à Dieu).

Saint Grégoire affirmera que les arts sont parmi les plus puissants « Transitus »,

un sas, une porte, une échelle, un moyen privilégié d'accéder à Dieu. Monseigneur Rey ne dit pas autre chose lorsqu'il dit qu'il y a trois moyens d'aller vers Dieu : la Vérité, la Bonté et la Beauté. Les Arts sont la voie de la Beauté... Nous verrons plus tard qu'en fait les trois sont liés

Dorénavant la position de l'église est claire et place définitivement l'art catholique entre l'iconoclastie et la sacralisation orthodoxe, entre l'icône et le visuel profane.

La querelle des iconoclastes et des iconodules sera définitivement close grâce au Concile de Nicée II en 787. Dans la continuité de la lettre à Serenus de Saint Grégoire, le Concile va autoriser définitivement la libre représentation à l'intérieur des églises

Nicée II en 787 est une révolution fondamentale.

Pour la première fois dans l'histoire de l'homme, une église donne librement le droit aux artistes de représenter le divin jusqu'à Dieu dans les lieux de culte.

L'art catholique génère une image libre, non sacrée mais permettant de comprendre le sacré, petite porte ou petite échelle, un sas vers Dieu et tentant de rendre visible l'invisible.

Si l'art est un sas, une échelle, il demande un mouvement une dynamique. Il exige désir et action. Tout d'abord de la part de l'artiste qui par une volonté libre, par sa recherche personnelle veut faire partager aux fidèles sa vision, pourvu qu'elle soit en accord avec celle de l'église... Ensuite par le désir du fidèle de franchir le seuil, ou de grimper à l'échelle et d'entrer dans ce que le tableau veut lui montrer.

La décision de Nicée II, de 787, à laquelle les artistes doivent être éternellement reconnaissants, fera la grandeur artistique de la chrétienté et de l'Occident.

Il s'agit d'une immense confiance en l'art malgré le risque et la tentation de l'idolâtrie.

Nicée II a décidé de la prééminence de l'art plastique en Europe.

L'incarnation rend Dieu visible, donc l'homme peut le voir, le sculpter, le peindre, le représenter. Il est là devant lui.

Régis Debray exprimera cela en une phrase.

« Le dogme chrétien de l'Incarnation a définitivement légitimé le sacrilège figuratif. Si Dieu c'est fait homme, né d'une femme, il n'est plus scandaleux de le représenter. C'est du Nouveau Testament, et du culte de la Vierge Marie que procède la « civilisation de l'image », apanage et avantage de l'Occident sur ses rivaux»

En effet si le Christ, fils de Dieu, est visible car homme, et permet de voir Dieu son Père, nous pouvons le figurer sans soucis. Et les Chrétiens sont les seuls à pouvoir le

faire et pour les autres religion c'est un scandale...

\*

Les temps médiévaux vont profiter avec vigueur et gaité de cette liberté formelle.

Ils partent du principe que si ce qui est représenté permet d'aller vers Dieu, la représentation est licite. D'où les chapiteaux romans, parfois terribles, parfois drolatiques, parfois d'inspirations légendaires (la légende dorée), locales (histoire miraculeuse) ou mythologiques (Narcisse ne peut-il faire comprendre la nocivité de l'orgueil ?). Ce qui est représenté dans les églises romanes est pétri de vieilles traditions, de restes païens, de symboliques préchrétiennes sans que cela porte le moindre tort, au contraire, à la perception sacrée du lieu. Et au message chrétien.

Toute représentation est possible pourvu que le discours soit en accord avec le discours chrétien. Ou l'enrichisse et l'ancre dans un temps immémorial.

Aucun canon formel n'est imposé. Juste un mode de pensée. Cela donne naissance à des styles locaux: ici un roman charentais un peu différent d'un roman languedocien... Toute architecture universelle, éternelle reste pourtant locale inscrite dans le moment et la réalité du pays où elle s'épanouit.

Ce qui importe est que le fidèle aille à Dieu.

Saint Bernard et Suger auront une longue et édifiante controverse à ce sujet. Saint Bernard est un intellectuel, fils de grand seigneur alors que Suger un fils de serf (l'ascenseur social marchait de ce temps !). Saint Bernard s'adresse à des moines d'élite, Suger au peuple et aux Rois de France. Saint Bernard ne veut ni couleur ni ornements (hors la « croce dipinta » au dessus de l'autel) alors que Suger veut des vitraux, des gemmes et des couleurs. Les deux veulent pourtant mener l'homme à Dieu...

Finalement, Saint Bernard convient que Suger a raison. Il lui dit à peu près: « Moi et mes moines d'élite n'avons nul besoin de couleurs et de chapiteaux sculptés. Nous sommes au dessus de cela et nous prions mieux dans le dépouillement. Mais je comprends bien que vous qui vous adressez au peuple, vous qui avez des fidèles simples que le support de la couleur et des ornements vous aide à les mener à Dieu»

Vient la Renaissance. Le roman est rural et abbatial, le gothique est citadin et épiscopal, la Renaissance est princière. Et elle va changer fondamentalement notre perception de l'Art sacré.

Le profane même quand il est religieux envahit les églises des princes même d'église (les Papes et les grands Prêlats) alors que les églises populaires sont délaissées.

Peu à peu le profane l'emporte sur le sacré. Et dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, les sujets profanes sont plus nombreux que les sujets religieux dans la peinture européenne.

La Renaissance va créer une lente et patiente séparation entre la sphère profane ou civile et la sphère sacrée et religieuse, soit l'exact contraire des civilisations précédentes. Car l'homme des civilisations passées voyait le monde comme un ensemble, une unité. Une création de ou des Dieux. Ces choix ont bien entendu des répercussions artistiques. Nous sommes aujourd'hui plus habitués à cette séparation des deux sphères qu'à leur union.

L'humanocentrisme de la Renaissance va aussi faire apparaître deux notions nouvelles jusqu'alors inconnues.

Tout d'abord l'esthétisme qui remplace la Beauté. Un mot savant créé de toutes pièces (comme beaucoup d'autres à cette période) pour définir une soumission à un canon, à des règles, à une harmonie établie et immuable (nous avons tous en mémoire le canon du corps humain masculin dessiné par Vinci d'après Vitruve aujourd'hui logo de Manpower, travail temporaire... ..). Nous voici loin de la Beauté, sorte de fleur irriguée par la spiritualité. L'art religieux remplace l'art sacré.

Pour exprimer clairement le changement, un critique d'art a écrit une phrase qui en dit beaucoup :

« Quand Giotto peint une femme on dirait la Vierge, mais quand Raphaël peint la Vierge, elle sent encore les draps tièdes ».

La Renaissance est une grande période de découverte et de progrès technique. Mais ce n'est pas pour autant, un gage de progrès humain. Les artistes italiens inventent la perspective qui porte leur nom. Les flamands inventent la peinture à l'huile et la subtilité des glacis qui leur permet de faire « circuler » l'air (les peintures flamandes sont les premières où on a l'impression de pouvoir passer la main derrière les objets...) Le peintre pour la première fois a les moyens techniques de retranscrire la réalité.

Et comme toujours l'homme choisit la facilité. L'artiste se précipite sur sa possibilité de transcrire la réalité...

Et finit par oublier que réalité et Vérité ne sont pas la même chose...Auparavant les peintres et sculpteurs avaient perçu que la réalité et la vérité n'ont pas grand-chose en commun et en avaient tiré les conclusions ...Ils comprenaient que la taille réelle d'un personnage n'avait aucune importance mais que seule comptait son importance symbolique. Si nous nous appliquons nos critères réalistes aux représentations du Christ dans l'art roman, celui-ci était un géant d'au moins trois mètres !

En second lieu , la Renaissance donne un statut particulier à l'artiste. Le voici reconnu, colérique, capricieux... Auparavant, pas de différence essentielles entre ce que nous appellerions aujourd'hui le peintre en bâtiment, le peintre décorateur et l'artiste peintre.... Qui ont le même privilège : détenir les pigments.

Voici que l'idée même d'art, son concept apparait. Au Moyen-Age la l'appartenance à la corporation (corporation veut toujours dire obligation, contrôle mais aussi privilèges) donnait le privilège de détenir les pigments. Après chacun fait selon son talent, selon son travail, selon son âme, en somme.

Qu'est-ce qu'un artiste ? Je ne sais pas... Mais un peintre, si !

Je fais un métier, peintre, avec application et je l'espère un petit peu de talent. Mais je ne vois pas en quoi je mérite un statut particulier.

Pour marquer le refus de tout ce système du statut de l'artiste, je demande dans les reportages qui me sont consacrés de retirer totalement le mot artiste pour ne laisser que le mot peintre.

Un métier, un savoir. Cela me suffit.

\*

La Réforme, Luther et Calvin, vont entrer en guerre contre l'image. Images « païennes », représentation impossible du Christ, détruire l'image sera une de leur grande préoccupation. Je n'emploie pas des termes guerriers par hasard. D'après « L'Histoire du Vandalisme » de Louis Réau, le vandalisme de la Réforme s'avère en France plus destructeur que celui de la Révolution. On imagine donc ce que fut le vandalisme protestant.

Le Concile de Trente, concile de contre-réforme va tenter de répondre. Mais il va faire une erreur -: aux arguments de la Réforme il va répondre avec des arguments de même catégorie au lieu d'affirmer sa différence d'esprit et de perception :) au lieu d'affirmer simplement que l'existence historique d'un saint n'est pas le fond du problème et que son existence symbolique peut être plus importante que son existence réelle, il va supprimer les « saints litigieux ».

Le Concile de Trente va interdire les images qui ne sont pas « en conformité » absolue avec les textes de l'Écriture. Fini dans les églises la mythologie, la légende dorée, la légende locale non prouvée. Pour être certain que cela sera appliqué, il instaure l'autorité de l'évêque sur l'iconographie de son diocèse. Officiellement, tous les projets doivent passer par l'autorisation d'une commission dirigée par l'évêque.

De plus, face à l'austérité, à la volonté dépouillée du protestantisme l'église va

vouloir exagérer le côté foisonnant et exubérant. Ce sera le baroque justement appelé aussi art de la contre-réforme.

C'est un art construit , conscient et volontaire. Fondé sur des compositions dynamiques et obliques, il exagère le mouvement. Il se charge d'ornement décoratifs afin de montrer que pour le catholique nulle richesse n'est excessive pour Dieu. Le baroque est un art manifeste de politique religieuse. Ici le rapport entre l'Art et expression de la Foi est directement intelligible. De manière politique.

On peut se poser la question de la compétence artistique des évêques devenus par le Concile de Trente, décideurs de l'art Sacré de leur diocèse.

Très rapidement ils privilégieront l'opulence à la beauté, l'apparence au fond. L'art sacré catholique va devenir de plus en plus conventionnel. Perdant sa force, son originalité, il va dégénérer de l'art sacré à l'art religieux puis au tableau de salon à sujet religieux, puis à l'image pieuse, à la bondieuserie et au chromo.

L'Eglise va passer de la Beauté comme théophanie à l'image « édifiante » normalisée et formatée. Cela finira par déboucher sur l'art sulpicien (ainsi nommé par Leon Bloy à cause des bondieuserie du quartier Saint-Sulpice à Paris) qui est un art mécanique de reproduction (moule en plâtre) industrielle et mercantile au lieu d'une prière personnelle . Et l'église va se couper peu à peu et durablement de la création artistique de son temps.

Le vandalisme constant que subit l'église catholique depuis la Réforme (Réforme, Révolution, 1905, etc...) l'a amenée à une mentalité d'assiégée. Plus exactement à opter pour une réaction défensive de conservation et restauration de « ce qui restait » non vandalisé. L'église est devenue une spécialiste du conservatisme formel de la restauration à la « création pseudo » (néo-classique, néo-roman, néo-gothique, etc....)

\*

La fin du XIX<sup>e</sup> siècle va voir naître une réaction viscérale et désordonnée qui va réveiller l'art sacré mais hors de l'église. Elle est l'œuvre de l'ancien apprenti pasteur Van Gogh et de Gauguin.

Ils vont aller aussi bien contre l'art conventionnel académique, que l'art superficiel (l'impressionniste). Ils vont affirmer que l'art parle de l'âme, et donne à voir l'invisible.

Gauguin va tenter d'aller chercher le sacré dans sa peinture. En Bretagne d'abord où il va peindre le Christ Jaune, un autoportrait au Mont des Oliviers et surtout l'extraordinaire combat de l'Ange (dit « après le sermon »). Il va vouloir offrir ce tableau (ainsi que le Christ jaune) au Curé de Pont Aven qui va lui jeter à la figure. Il

continuera dans le Pacifique se lançant certes peu à peu dans un syncrétisme bizarre mais avec toujours chevillé au corps cette volonté de rendre à l'art cette vocation de « Transitus »).

Gauguin va donner naissance (malgré lui ; car il n'était pas homme à être chef de file) à toute une école dont la volonté de renouveau spirituel est manifeste : les Nabis (ou « Prophètes » en hébreu). Paul Sérusier, Emile Bernard, Jan Verkade ( qui deviendra moine bénédictin et sera poutre maitresse de l'école de Beuron) et bien entendu Maurice Denis en seront les principaux membres. Mais l'église ne saura pas accompagner ce mouvement.

Maurice Denis (mort en 1943) va bientôt créer les Ateliers d'Art Sacré et tenter de re-spiritualiser l'art du début du XX<sup>e</sup> siècle

Pris entre une société déchristianisée (n'oublions pas l'anticléricalisme virulent de la Troisième République) et une église archoutée sur un certain formalisme conservateur tridentin, leur tentative, pourtant de très haute qualité s'éteindra dans l'indifférence à la seconde guerre mondiale. Il nous reste quelques traces magnifiques de cette volonté d'un art du sens de son temps, sans excès mais sans frilosité. La magnifique église du Vézinet, en banlieue parisienne en est un très bel exemple

Au même moment (1917) Marcel Duchamp va révolutionner le sens même de l'art en le détournant. Devant la désespérante absurdité de la boucherie de la première guerre mondiale, il constate la mort du sens. Toutes les affirmations deviennent caduques, bien, mal... Il va donc développer nihilisme athée et nominalisme dérisoire. Et face au monde va affirmer : « Puisque le monde est absurde au point de donner de jolis mots (justice... paix ...à une boucherie sans nom, c'est que plus rien n'a de sens. Donc si moi, artiste, je dis que cet urinoir est une œuvre d'art, eh bien ce n'est pas plus faux que celui qui dit que c'est un urinoir. En tant qu'artiste, j'ai le droit de déclarer que c'est une œuvre d'art. Et par là même cela devient vrai...»).

On comprend ici l'immense désespoir qu'est l' Art Contemporain

Les gens me parlent sans cesse le côté noir, violent, sanguinolent et pornographique de l'art contemporain ainsi que son côté insensé (c-a-d privé de sens). Il suffit de comprendre que l'art contemporain a totalement perdu la Vertu d'Espérance... C'est juste un désespoir nihiliste que l'on rentabilise financièrement

L'art sacré, l'église, les peintres finissaient par s'ignorer.

\*

Dominicains, ancien des Ateliers d'art sacré, le Père Marie-Alain Couturier et le Père Pie Régamey, protestant converti, vont tenter une réaction, mais surtout une

réflexion pour sortir de l'ornière.

Si il est un conseil que je vous donnerai, c'est de lire les Pères Régamey et Couturier. Chez leurs défenseurs comme chez leurs opposants je n'ai trouvé ce qu'ils ont écrit. Leurs livres n'ont pas été réédités et j'ai eu la chance de les trouver d'occasion. Leur pensée est subtile et complexe et est bien loin de se résumer à un modernisme simple auquel on les ramène.

Ils constatent d'un côté que les élites catholiques sont enfermés et confites dans une nostalgie les poussant à commander du pseudo (pseudo roman, pseudo classique), prisonniers d'un conformisme ne permettant pas à l'art chrétien de se développer. Que d'un autre côté le fidèle de base, faute d'une éducation et d'une formation adéquate se contente de bondieuseries sucrées et sulpicienne, et concluent que la solution ne peut plus être dans l'église institutionnelle.

A ces deux catégories, ils rajouteraient certainement aujourd'hui une troisième catégorie : les branchés bobos de l'Art contemporain défendant l'art blasphématoire (Piss Christ de Sérano, Sperme de Dieu en 2001 dans l'Eglise Saint Sulpice à Paris.

Honnêtement, peut-on dire que leur analyse est fausse ?

Michael Lonsdale me racontait se souvenir du Père Régamey (mort presque centenaire en 1996) au milieu des Ateliers d'Art sacré décadents, et la peinture mièvre et convenue, effondré, en colère et disant « Arrêtez tout... Si vous croyez que c'est ça l'art sacré, alors arrêtez de peindre ! »

Ce constat admis, ils pensent donc qu'il faut trouver ailleurs un souffle nouveau : des grands artistes même athées, même éloignés de l'Eglise.

Mais ils ajoutent, (et c'est cela qu'alliés ou adversaires tous oublient de dire) : il faut avec cet artiste de génie créer « une coadaptation » (c'est son terme). Il doit accepter d'apprendre l'église c'est-à-dire une connaissance des textes comme de la tradition. En un mot qu'il entre dans une réflexion chrétienne. Ce qui convenons en, ressemble fort à une volonté de conversion. Au moins formelle.

Cela veut dire qu'il faut non seulement une acceptation passive mais également une volonté intérieure de la part de l'artiste athée d'aller vers une compréhension profonde de la Foi catholique. C'est cela que tout le monde oublie de dire de la réflexion des Père Régamey et Couturier.

« Il vaut mieux s'adresser à des hommes de génie sans la foi qu'à des croyants sans talents » (Père Couturier). Et c'est à l'Eglise de lui donner la Foi et les connaissances. Inverser en somme l'ordre des propositions. Et si l'on veut le voir ainsi, ainsi que le sous-

tendent les deux Dominicains , toute œuvre supérieure, par la forme même de l'art (ligne, couleur, composition) donne à voir Dieu .

On peut penser que le mieux est de trouver de grands artistes qui ont talent et foi. Imaginez si Gauguin avait eu une église à peindre au lieu que l'église le refuse

Il reste toutefois la nécessité pour l'église d'être prudente et de ne pas accepter la justification de n'importe quel travail par le discours. (comme le coulis de tomate pourrissant de Michel Blazy aux Couvent des Bernardins pour nous faire comprendre « le temps qui passe »).

Il me semble nécessaire que l'artiste pressenti même si il n'est pas catholique connaisse la religion et veuille s'en imprégner et qu'il soit ce que Mircea Eliade et Roger Caillois appellent un « homme religieux ». C'est-à-dire un homme sensible à une aspiration transcendante et qui sait que hommes, lieux et temps ne sont point égaux ni interchangeables. Un lieux saint est différent d'un salon, le temps du carême n'est pas celui du carnaval, et un prêtre n'est pas un quidam.

Et je suis surpris que Sainte Faustine et l'église ait fait appel à un peintre athée et franc-maçon pour peindre l'image du Christ de Divine Miséricorde... Peut être est-ce pour cela qu'il a un côté un peu brushing hollywoodien et que Sainte Faustine a pleuré de déception en le voyant.

\*

De nos jours, on ne mélange pas le religieux et le profane, le privé et le public, la vie et la mort, les torchons et les serviettes, telle est la volonté politique...Ainsi l'art profane et l'art sacré ne se ressemblent plus guère. Un peu déserté, l'art sacré connaît depuis cent ans une crise sérieuse. A quelques exceptions près l'art sacré, un peu perdu, a navigué entre pseudo (pseudo roman, pseudo classique), bondieuserie kitsch et sucrée...et quelques « coups médiatiques » d'art contemporain.

L'église a parfois proposé une modernité apparente et superficielle assujettissant l'art sacré aux mêmes critères que l'art profane (presse, commerce, modernité, etc...) L'Eglise ne doit et ne peut effectuer ses choix par des critères commerciaux ou de notoriété. Le rôle de l'église n'est nullement celui d'un précepteur d'art , marchand, galerie ou courtier.

Elle doit se rappeler qu'une œuvre d'art sacré ne prend tout son sens et sa puissance que si elle est dédiée à un lieu, un usage et une fonction.

Donc elle doit en premier lieu s'intégrer à un lieu, c'est-à-dire tenir compte bien entendu de l'architecture générale du lieu prévu pour l'œuvre, mais également de l'agencement, de la taille de l'œuvre par rapport à l'ensemble, de la couleur ambiante

et par conséquent des vitraux, de la lumière et de son déplacement avec les heures. Et de son assemblée, de ses fidèles. L'église n'est pas là pour les touristes mais pour les fidèles.

Il conviendra de tenir compte de l'usage (la chapelle est-elle communément ouverte ou fermée, comment s'inscrit-elle dans le déplacement habituel... y a-t-il des cérémonies particulières qui sont prévues devant l'œuvre par exemple... Un Chemin de Croix a pour fonction d'aider les fidèles à méditer sur la Passion de Notre Seigneur.

Ramener l'église à un rôle d'agent artistique en oubliant le rôle sacré et religieux de l'œuvre a ouvert la porte des excès que nous avons tous pu constater .. L'Eglise n'est pas un animateur culturel. Et les expositions, semaine des artistes fleurissants dans tous les diocèses ne sont pas une solution. L'œuvre dite sacrée devenue tableau d'exposition perd clairement son rôle pour nous ramener à une auto-admiration du génie humain très éloignée de l'art sacré.

Pour me faire mieux comprendre voici une anecdote authentique : au Musée de Mexico, des Indiens mayas ont demandé à l'état mexicain de leur restituer leurs statues cultuelles. Devant le refus du gouvernement, ils sont venus déposer des offrandes et prier devant leurs statues religieuses.

En plein musée.

Ces peuples nous reprochent un manque de respect, une laïcisation de la pensée qui pour eux s'apparente à une profanation. Je ne suis pas loin de partager ce sentiment.

Lorsque nous verrons dans la Piéta d'Avignon d'Enguerrand Carton qui ouvre la grande galerie de peinture du Louvre, une sublime et douloureuse piéta avant de voir un tableau bien peint, alors l'art sacré aura retrouvé ses lettres de noblesse.

Et souvent j'ai eu envie de placer un cierge sous certains tableaux. Mais je dois manquer de Foi ou de culot...

\*

L'art et l'image ont toujours passionné l'Eglise, à travers l'histoire. Et même si aujourd'hui, époque gavée de visuel et si pauvre en art, cela est moins visible, elle continue toutefois à y réfléchir.

L'Eglise ira très loin dans sa tentative de comprendre de laisser vivre l'image librement. De 1897 à 1912, les sermons avec projection cinématographique, à l'intérieur même des églises seront autorisés. En 1936, Pie XI publie une encyclique sur le cinéma « Vigilanti cura ». En 1957 c'est « Miranda prorsus » de Pie XII sur la télévision.

Enfin dans une période plus récente Jean-Paul II a écrit en 1999 une « lettre

apostolique aux artistes » de grande importance. Et peu après Benoît XVI placera la culture et les arts au centre de son Parvis des Gentils, sorte de consultation de l'Église sur les différents sujets.

\*

Nous avons vu tous les excès : « le Christ sur la chaise électrique » à Gap, « le sperme de Dieu » (une résine solidifiée qui coule du plafond sur des actes de baptême) en 2001 à l'Église Saint Sulpice à Paris, et certains de nos évêques même que j'aurai la charité de ne pas nommer trouvent que le Piss Christ de Serrano (crucifix plongé dans un mélange d'urine et de sang menstruel) est une « des plus importantes réflexions d'art chrétien du XX<sup>e</sup> siècle et en font l'éloge dans leurs livres.

D'autres évêques à propos du même Piss Christ disent qu'il « porte atteinte à notre foi et nous blesse... Devant le côté odieux de ce cliché tout croyant est atteint au plus profond de sa foi »

L'Église ne parle plus d'une seule voix.

L'Église a toujours été polyphonique et c'est l'une de ses grandeurs... Mais là, maintenant c'est une cacophonie !

L'artiste qui travaille pour l'Église se trouve soudains sans directives, sans appui, sans doctrine. Il est livré à lui-même. La liberté s'est transformée en blasphème.

Pourtant Jean Paul II dans sa lettre pastorale aux artistes de 1999 et Benoît XVI dans son discours sur la Culture dégagent clairement des directions : l'artiste est au service de Dieu et de la Beauté.

Jean-Paul II affirme dans sa lettre apostolique aux artistes « Vous êtes les gardiens de la Beauté » et encore

« A chacun, je voudrais rappeler que l'alliance établie depuis toujours entre l'Évangile et l'art implique, au-delà des nécessités fonctionnelles, l'invitation à pénétrer avec une intuition créatrice dans le mystère du Dieu incarné, et en même temps dans le mystère de l'homme. »

« Vous êtes les gardiens de la beauté; vous avez, grâce à votre talent, la possibilité de parler au cœur de l'humanité, de toucher la sensibilité individuelle et collective, de susciter des rêves et des espérances, d'élargir les horizons de la connaissance et de l'engagement humain. » ( Jean-Paul II ) CE que Monseigneur Rey dit en affirmant « artistes, vous êtes les prophètes de l'Espérance.. »

Lors du Parvis des Gentils, initié par Benoît XVI, l'académicien Jean Clair a été invité à donner son avis sur l'art d'aujourd'hui dans nos églises. Devant le président du Conseil pontifical pour la culture, le cardinal Gianfranco Ravasi, il dira

« Dieu est, parce que toute la création témoigne de son œuvre et que cette œuvre est belle ».

Mais il rappellera que l'œuvre de création est aussi une loi éthique : « Il n'y a que l'homme à pouvoir humilier la beauté [...] : nous avons pouvoir de sublimer ou bien au contraire de "vilifier" les sensations qui entrent par les portes de notre chair. »

Et il continuera : « la religion catholique est invinciblement une religion du visible, de la chair et du corps, et elle est nécessairement une religion de la beauté du visible. ».

Puis « Le catholicisme me semble avant tout une religion, non pas du détachement, ni de la conquête, ni d'un Dieu jaloux, mais une religion de la tendresse, [issue] de la contemplation et de l'adoration d'un enfant qui naît, elle se fortifie de la vision d'un homme qui ressuscite. Entre ces deux moments, la Nativité et Pâques, elle n'a cessé de lutter contre "la culture de la mort", comme elle le dit si justement. Ce courage, cette obstination, rendent d'autant plus incompréhensible sa tentation de défendre des œuvres qui, à mes yeux, aux "portes de ma chair", ne sentent que la mort, et le désespoir. »

Et de conclure : « Un Dieu sans la présence du Beau est plus incompréhensible qu'un Beau sans la présence d'un Dieu. »

\*

Chacun aujourd'hui dans l'église prend conscience de la nécessité de trouver pour l'art une voie nouvelle mais pourtant traditionnelle. Une voie nouvelle loin des deux académismes (pseudo ou contemporain) et des conformismes.

Salvador Dali disait « Seule la Tradition est neuve »

Cela pourrait être la feuille de route

Avec le transhumanisme l'homme s'est repris à croire aux chimères et certains philosophes comme Luc Ferry s'enthousiasment pour la manipulation génétique et certains espèrent vaincre la mort.

Cela fait froid dans le dos.

Pourtant l'homme de raison le sait. La raison ne suffit pas.

La science, la théologie, la philosophie ne parviendront jamais à expliquer l'essentiel. A expliquer la vie, l'homme, son mystère et sa transcendance..

Mais la Raison si elle ne peut répondre à nos questions, est indispensable. La Raison est nécessaire, non suffisante.

La connaissance s'éclaire aussi et devient intelligible par les sens. Comme le dit

Henri Charlier lorsque la raison et l'émotion sont liés et se nourrissent l'un l'autre , il y a œuvre.

L'art comme la Foi se nourrissent obligatoirement de l'accord de la pensée et de l'émotion.

\*

"L'essence de l'œuvre d'art ne consiste en rien d'autre qu'à rendre manifeste la vérité de ce qui est" Heidegger

L'art, comme tout phénomène est la conjugaison d'un concept et une intuition sensible. Ou pour reprendre la terminologie de Charlier de la pensée et de l'émotion.

Aujourd'hui certains affirment la mort de l'art parce qu'ils pensent que le concept la pensée a dépassé la sensibilité, l'émotion et qu'il s'en est dégagé. Ainsi en est-il de l'Art conceptuel, de l'urinoir de Marcel Duchamp où il est bien difficile de trouver une émotion. Mais affirmer que la pensée est suffisante consiste à nier l'intuition créative et surtout la qualité de l'émotion qui est la partie sensible (« par nos sens ») donc incarnée de l'art.

Prenons un exemple simple. Si l'œuvre d'art est du domaine exclusif de la pensée (exemple un ready made , objet banal devenue « œuvre d'art « par un choix purement nominaliste de « l'artiste » qui ne change pas) sa réalité d'œuvre d'art dépend uniquement de ceux qui l'acceptent comme œuvre d'art (Duchamp, un musée etc... ). L'affirmation de l'œuvre d'art se sépare de sa réalité et devient donc totalement indépendante d'une quête de la Beauté.

Pourtant ,l'homme contrairement à l'animal qui y est indifférent, est attiré naturellement vers le beau. Mettez des verres de différentes sorte (gobelets en plastiques, verre à moutarde, verre en cristal à pied, etc... ) pleins de boisson devant un singe et un homme. Le singe va prendre le premier récipient devant lui, le plus proche. L'homme lui, va réfléchir et choisir celui qui lui paraît le plus beau.

Cet appel du Beau est un appel vers la transcendance, vers l'absolu, vers ce qui est la plus belle part en nous... donc un appel vers Dieu.

Car si Dieu est, il est Beau (qui peut imaginer Dieu laid ? ). Et sa création ne peut qu'être belle.

Dieu est forcément la perfection de la Beauté, la Beauté absolue. Ou comme le dit Platon la Beauté est la Splendeur de la Vérité.

Si elle est splendeur de la Vérité, l'homme qui est créé à l'image de Dieu doit, de manière dynamique la vouloir.

La quête de la Beauté semble une voie à privilégier, puisque la Beauté est en

quelque sorte l'Incarnation de la Vérité.

Le Beau est une manifestation de Dieu, une théophanie.

« Vous êtes les gardiens de la Beauté... » a dit JPll aux artistes

"Seuls les artistes fondent ce qui demeure" ajoute Hölderlin.

La Vérité demeure.

« les artistes sont les prophètes de l'Espérance » dit Monseigneur Rey.

\*

Longtemps j'ai donc défini la Beauté comme l'incarnation de la Vérité...

Pourtant, quelque chose me gênait. Les démons disent au Christ « Que me veux-tu Jésus, Fils du Dieu très haut ». Les démons connaissent la vérité et reconnaissent la divinité du Christ... Donc connaître la Vérité ne suffit pas à créer une théophanie par le Beau. ....

Comme l'expliquent des écrivains comme Vincenot, des philosophes comme Rémi Brague ou Jean-Luc Marion, pour qu'il y ait Beau, il est non seulement nécessaire de connaître la vérité, mais il faut l'accepter et surtout l'aimer.

La contempler...La chérir...

Cela permet de comprendre la fameuse phrase de Dostoïevski « La Beauté sauvera le Monde ». Il dit simplement l'Amour de la Vérité sauvera le monde.

\*

Cela rejoint le message de l'Apocalypse. Il faut choisir l'Amour. Car l'Apocalypse, présente l'Espérance de la victoire du Bien qui ne peut être que grâce au sacrifice d'Amour du Christ.

Oui même si l'affirmation vous paraît curieuse, il y a de l'Amour dans l'œuvre d'art ... et dans la Beauté.

La quête du Beau est une quête de Dieu. Quand il s'éloigne du Beau, l'art s'éloigne de la Vérité de l'Amour et donc de Dieu. La quête de l'amour et de la vérité rend fécond.

Avez-vous remarqué que comme l'Amour de Dieu, l'art conserve superpose, agrandit votre amour de l'art au fur et à mesure que vous aimez, sans jamais rendre obsolète votre amour plus ancien. Aimer Gauguin ne vous empêche pas d'aimer Lascaux ou Chauvet. Van Eyck ou Maurice Denis et ne les rends pas périmés. A l'image de Dieu et de son Amour, l'Art et la Beauté augmentent toujours sans jamais trouver de limites.

\*

Cette affirmation m'oblige à une petite digression pour différencier la Beauté de l'Esthétique. Elles ne sont pas de la même essence. Pas de la même étoffe...

L'Esthétique est un mot artificiel et savant créé à la Renaissance. Il s'agit étymologiquement de l'étude des sens. Il s'agit d'une réflexion intellectuelle, une sorte de beau spéculatif, déraciné, superficiel. En somme ce que l'esprit doit faire pour que cela soit agréable au sens, sorte de canon pour un aspect agréable. Mais qui ne se nourrit pas au dehors de celui qui la cherche.

Le Beau n'existe qu'irrigué par le Juste et le Vrai, que lorsqu'il va puiser hors de celui qui le professe, plus profond que lui. Ce n'est pas une règle et il n'existe pas de forme figée alors que le fond est lui le fond absolu.

Sœur Marie Queyrouz, religieuse maronite et chanteuse l'exprime clairement et emploie une image choc. Elle appelle le Beau, la beauté de Dieu, puisqu'il est appelé à transcendance élevée au dessus de soi et l'esthétique « la Beauté du diable », car non irriguée par l'Amour de Dieu, création humaine.

On peut dire que le Beau est une forme relative, fonction du moment, de l'époque, du lieu, dans une société donnée, mais qui exprime la quête du Vrai et du Juste. Il est forme relative au service d'une valeur transcendante absolue. Le Roman comme le Gothique sont beaux bien que de formes totalement différentes parcequ'ils aspirent l'un et l'autre à célébrer Dieu et à élever l'homme

L'esthétique propose une règle (proportions, symétries etc...) au service d'inspirations relatives et immanente.

Il me paraît que l'on peut dire que l'ambition de la Beauté est transcendante alors que celle de l'esthétique est immanente.

\*

Ceci est posé, il convient de nous demander quel avenir est possible pour l'art sacré. Car comprendre n'est que le préalable pour créer un avenir. Tenter de trouver des solutions. Ce serait une autre soirée mais il serait trop long d'en parler ici ce soir. Toutefois j'aimerais dégager quelques idées force pour un Art qui soit le reflet de notre Foi.. l'incarnation de notre Foi.

L'art sacré ne pourra être réellement vivace que si il est la résultante d'un élan, d'une ferveur saine et gaillarde, verte en un mot, du peuple chrétien que l'église encadrera. Et je ne voudrais pas que vous puissiez penser que la raison de la faiblesse de notre art sacré actuel est uniquement du ressort de l'église et du prêtre. Voici ce que disait le Père Couturier dans les années 50

« Nous ne résoudrons pas les problèmes de l'art sacré. Ni nous, ni personne. Nous le répéterons candidement : les problèmes de l'art sacré, ce sont les problèmes mêmes de la chrétienté. Du jour où on a compris cela, on a compris tout l'essentiel ; les maux de

l'art sacré sont les maux de la chrétienté devenus visibles comme ces plaies qui apparaissent sur un visage. « L'Eglise n'a pas besoin de Réformateurs, l'Eglise a besoin de saints... » écrivait Bernanos. Et ainsi l'état présent de l'art sacré nous regarde et nous juge, tous, solidairement, indissolublement: réalité vivante, changeante, à laquelle nous sommes tous liés corps et âme, depuis le Souverain Pontife jusqu'au dernier des prêtres et des baptisés. Un peuple a toujours les artistes qu'il mérite. La renaissance ou la mort de l'art chrétien n'est pas d'abord une question d'art. »

En prenons nous le chemin ? Il est certain que les errements du monde, les pandémies, le dérèglement volontaire des mœurs, le mépris de la vie humaine, la guerre des races et toutes les joyeusetés du temps, ramènent beaucoup à une nécessité de transcendance. A une conscience aigüe que l'homme a pris « le mauvais aiguillage ». Sera-ce suffisant ? Se lèvera-t-il un élan nouveau.

Il nous faut aider à en créer les conditions, et prier

La Foi entraîne la création qui entraîne la Foi. Il faut impulser cet élan En osant. Nous n'avons pas d'autre choix.

Du IX<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle si on enlève l'Eglise, en Occident, il n'y a plus d'art. Ayons la fierté de ces cinq siècles. Prenons le risque de la création !

Edgard Degas écrivait « Lorsqu'un peuple consacre uniquement son énergie à conserver et restaurer, c'est qu'il n'a plus la force de créer »

Il faut une véritable volonté d'église. Et que nous fidèles et artistes nous entendions cet appel de l'église.

Et l'Esprit Saint nous aidera...

Mais gardons nous du mythe de la pureté, qui devient vite la sècheresse désincarnée. N'oublions pas de marcher sur les deux pieds d'Henri Charlier. Pensée mais aussi émotion. Emotion mais aussi pensée.

Un Architecte des Bâtiments de France me disait à propos d'un bâtiment dégradé « soit on rase et on fait du contemporain, soit on restaure à l'identique »

Et si tout simplement on gardait ce qui est en état et de belle qualité et que l'on greffait du contemporain sur ce qui est détruit ? » Il n'y avait pas pensé...

. C'est ainsi que l'occident a fait durant des siècles. Portail renaissance, nef gothique, chœur roman !. Il faut oser architecturalement revivifier les églises qui le méritent, sans a priori sans peurs sans dogmatisme. Car les églises sont des organismes vivants et nous devons les nourrir.

L'église doit persister dans ce qu'elle a toujours fait : l'Eglise doit montrer la

volonté pérenne d'un art qui dure et témoigne.

Le Christ est-il éphémère ? Périssable ?

Non ? Alors tirons en les conséquences.

Osons dire malgré un état qui dans ses directives refuse le pérenne, malgré un monde qui prône l'éphémère et le périssable, qui fait du zapping artistique et de l'évènementiel sa politique. On peut tout faire (plug anal, vagin de la reine ou sperme de Dieu) pourvu que cela soit éphémère ?

A l'Eglise d'affirmer l'exact contraire. On fait ce qu'on doit et parce que l'on propose un message vrai et éternel on recherche le pérenne et la permanence.

\*

Dans sa « Lettre pastorale aux artistes (1999) », Jean-Paul II nous dit qu'il faut « que les artistes n'aient pas peur de l'Eglise et que l'Eglise n'ait pas peur des artistes »

L'artiste est le plus à même d'entr'apercevoir ce qu'est la Création puisqu'il crée, et se trouve ainsi proche de Dieu. Mais plus il est proche, plus il est proche aussi de la chute comme Lucifer si l'orgueil ou l'envie le prend d'avoir l'orgueil fatal de s'attribuer le principe de sa création. L'artiste ne crée que par la grâce et le don de Dieu. Et c'est dans ce remerciement et cet acceptation, que l'artiste peut, créer avec sa liberté d'homme que Dieu lui a octroyée.

L'ancienne date de la Messe des Artistes, était le mercredi des Cendres afin de les rappeler à l'humilité. Je regrette que cette date n'ait pas été conservée.

\*

Aujourd'hui, en cette fin de conférence, il faut se poser les questions pour l'avenir et dépasser le constat.

Que laisserons-nous aux générations futures ?

Quelles œuvres sont la preuve vivante de notre Foi ?

De nos évènements éphémères restera-t-il autre chose que la vacuité ?

Quelle théophanie aurons-nous créé pour faire connaître notre Dieu aux hommes de demain ?

« si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé... » disait le Christ

Nous devons avoir cette phrase constamment en tête lorsque nous décidons de laisser témoignage par l'art sacré aujourd'hui.

\*

Pour terminer ces moments partagés, je désire juste faire part de petites remarques, de quelques flâneries de pensées, d'observations vagabondes intervenues

dans le travail...

1

Devant une œuvre d'art, rappelons nous bien cette phrase du Symbole de Nicée-Constantinople : « créateur de l'univers visible et invisible... ».

2

Le tableau permet d'expliquer un peu de manière simple la double nature du Christ. Comparaison n'est pas raison mais l'analogie est une bonne méthode pour éclairer la pensée.

Un tableau est 100 % matière (bois, enduit, pigment, huile, toile etc). Pourtant un bon tableau est 100 % esprit : pensée et émotion. Matière et esprit ne se mélangent pas, sont complets, sont indissociables et constituent pourtant un seul et même tableau.

3

L'art sacré catholique, à cause de l'Incarnation et de la double nature du Christ me semble devoir être figuratif mais non réaliste. En effet si il reste à un réalisme exigeant, il me semble se cantonner à l'immanent . Le réalisme est le triomphe du matérialisme. Il refuse la nature divine de celui « qui le voit ».

Mais s'interdire la représentation, le figuratif est refuser l'Incarnation. L'abstrait ou le conceptuel est une négation du sensible, de l'homme de chair que fut le Christ. Madeleine Ochsé a écrit dans un livre très intéressant qu'elle écrivit dans les années cinquante « Un art sacré pour notre temps » pour tenter une synthèse du débat initié par les Pères Régamey et Couturier et leurs contradicteurs, « l'Abstrait est la défaite consommée de l'artiste à approcher la sérénité divine ».

La logique de l'art Catholique et le chemin artistique q est donc de peindre un art figuratif non réaliste pour tenir compte des deux natures du Christ.

Cette ligne a été la ligne de l'Occident Chrétien,

4

On peut résumer l'histoire de l'image en trois périodes:

- **Le regard magique** qui découvre le visage de Dieu ( disons de l'aube de l'humanité à la fin du Moyen Age inclus) ou **L'art pour Dieu**, le stade icônique
- **Le regard esthétique** qui construit l'art (de la Renaissance à la guerre de 14) ou **L'art pour l'art**, le stade esthétique
- **Le regard économique** qui bâtit le visuel spéculatif (matériel) (de 1919 à nos jours) ou **L'art pour l'or**, le stade visuel

Disons simplement que je regrette le stade icônique.

5

Le peintre d'art sacré est un professionnel qui grâce à sa foi, ses connaissances et son talent conduit le spectateur vers l'invisible. Vous le savez depuis vos cours de physique au lycée, un conducteur est d'autant plus efficace qu'il oppose moins de résistance. Plus le peintre arrive à diminuer la place de son égo, plus son travail s'en trouve renforcé. Plus il laisse passer la lumière. L'art sacré est un abandon

L'œuvre est le seul critère véritable, pas le discours.

\*

Pour terminer, deux citations...

L'une de mon maître Omer Van de Weyer aujourd'hui disparu, m'a dite lorsque j'avais vingt ans et qui aujourd'hui encore me hante...

« On ne peint pas ce que l'on voit, on peint ce qui est,

On ne peint pas la réalité, on peint la Vérité »

L'autre de Paul VI

« Le monde dans lequel nous vivons a besoin de beauté pour ne pas sombrer dans la désespérance »

C'est ma quête.